

# Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 23

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194980>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une fois encore, sa main, tenant toujours le bouquet, se montra au-dessus des eaux, comme pour répéter sa prière... et ce fut tout.

La Wilhis, aux lèvres glacées, avait emmené le beau jeune homme sur sa couche d'algues, au fond de sa grotte azurée, pour lui donner le fatal baiser de la mort.

A chaque printemps, Lisbeth revenait sur la rive et, nombre d'années après cet événement, les fiancés qui parcouraient les rives du Rhin pouvaient voir la main ridée de la vieille fille placer une touffe de ces belles fleurs bleues dans la neige de sa chevelure.

Depuis cette époque, le myosotis a reçu ce nom charmant : « ne m'oubliez pas ! »

HENRI DATIN.

## Favey et Grognuz

à Yverdon.

### XIII

Sur la porte de l'Hôtel de la Monnaie, et dans une tenue très correcte, un sommelier en frac et un portier en livrée.

— Pardon, messieurs, peut-on entrer ? Nous ne voudrions pourtant pas vous déranger...

— Vos bagages, mesdames, fait le portier en s'empresant de saisir les sacs.

M<sup>me</sup> Grognuz serrait encore si fort la poignée du sien, que le portier ne pouvait s'expliquer cette résistance.

Enfin, elle lâcha prise en disant : « A vous, messieu, à la bonne heure ; mais c'est que je vous dirai qu'on a voulu nous les voler... Il fallait voir... des individus qui ont le hoquet et qui n'ont rien tant bonne façon... »

— Ces dames viennent peut-être de Lausanne ?...

— Eh ! justement, messieu, vous avez deviné.

— C'est sans doute vous qui êtes attendues à l'hôtel par deux dames de Lyon ?...

— Justement !... ma cousine Julie et sa fille... Comme vous savez tout ça !

— Veuillez vous donner la peine de monter.

— Ah, y faut monter... Pouvez-vous croire, messieu, qu'il y a bientôt vingt ans que nous ne l'avons pas revue... A-t-elle bien changé ?... Regarde-voir ça, Elise, des tapis sur les escaliers !...

— Encore une rampe ; c'est au second. Ces dames sont au numéro... Ah ! les voilà, du reste...

— Est-ce toi, ma pauvre Julie !... quel nouveau de te voir... Adieu... comment va la santé ?...

— Eh bien, pas trop mal, et toi ?... Adieu, Elise.

Et le bruit de gros et bons baisers donnés et rendus sur les deux joues résonna dans le corridor.

— Est-ce ta fille ?...

— C'est ma fille... Un baiser à nos cousines, Sylvie.

— Quelle grande et belle demoiselle ! On n'ose pas seulement l'embrasser...

— Maintenant, mes cousines, voici votre chambre... tout près de la nôtre, vous voyez. S'il vous manquait quelque chose, veuillez sonner, la femme de chambre vous servira. Allez vite vous rafraîchir et vous délasser un peu du voyage, chères amies... Je vous laisse pour quelques instants seulement et nous irons dîner ensuite ; vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

— Eh bien, on n'a pas seulement faim pour dire...

— Quelle belle chambre, Elise !.. ou bien si c'est leur salon ?... Vois-tu ce miroir ! Epi ces grands pots blancs dans ces saladiers... à quoi ça sert-il ?

— Ça c'est un lavabo ; c'est pour se laver.

— Je crois bien que oui... Voilà le savon, les essuie-mains... Quel beau linge... Ti possible ce que c'est que ces hôtets !...

Et mettant la tête à la fenêtre, M<sup>me</sup> Grognuz, allant de surprise en surprise, s'écria :

— Viens voir ce Genève !... ça vous étourdit... Peut-on pourtant mettre autant de maisons à la même place ; elles se touchent presque toutes... Et tout ce monde dans les rues !... Où est-ce qu'ils peuvent bien aller ?... Y a autant de femmes que d'hommes... Qu'on puisse rôder comme ça au lieu d'être à son ménage...

Voilà qu'on tape à la porte... Eh ! c'est déjà la cousine.

— Oui, ma chère, « à la soupe, » comme on dit dans le canton de Vaud ; c'est le moment... Nous descendons, suivez-moi... Quel temps superbe ! Comme j'en suis heureuse ! nous pourrions faire de charmantes promenades.

Voici la salle à manger. Entrez, je vous prie.

Nos deux visiteuses, très intimidées en voyant les nombreux convives, dames et messieurs, qui avaient déjà pris place autour de la table d'hôte, décorée de deux grands vases de fleurs, s'arrêtèrent sur le seuil

— Mais ce n'est pas là, cousine ; c'est une noce, fit madame Grognuz, ouvrant de grands yeux.

— C'est bien là, ma bonne amie, c'est bien là... Tenez, plaçons-nous vite au bout de la table, nous serons ensemble. Voici le potage.

Et bientôt un sommelier leur servit un excellent tapioca.

— Y fallait pas vous déranger, lui dit M<sup>me</sup> Favey, nous pouvions bien nous servir nous-mêmes.

— Pardine, ajouta sa belle-sœur, il n'y avait qu'à nous donner la terrine... Eh ! comme ils font les soupes minces par ce Genève ; c'est curieux, ils n'y

mettent ni tranches de pain, ni pommes de terre.

— Ah ! ce ne sont plus vos grosses soupes de la campagne où la cuiller se tient debout ! celle-ci est beaucoup plus légère et charge moins l'estomac au commencement du repas. Il est du reste délicieux ce potage, très velouté... Goûtez donc.

— Oui, c'est vrai, ça glisse bien ; épi ça ôte la soif.

— Ah ! mais dites-moi, si vous avez soif, voilà du vin... Voyons si je saurai verser ; ce n'est guère l'affaire des dames.

— Ah ! si vous ne savez pas verser, nos hommes vous montreront assez, qu'en dis-tu, Elise ?

— Malheureusement.

— Vous m'avez dit dans votre lettre, Elise, que vos maris étaient à Yverdon, n'est-ce pas ? demanda la cousine de Lyon.

— Hélas ! oui ; ce sont deux rôdeurs qui veulent voir toutes les expositions.

— Et comment vont-ils ; vous leur ferez part de mes amitiés. Leur santé est bonne ?...

— Aloo, ces espèces d'hommes se portent toujours bien. D'ailleurs, n'en parlons pas, ça nous gênerait le plaisir.

— J'en serais désolée, Elise. Alors, n'en parlons plus... Voyez, on vous présente le plat, servez-vous.

— Les deux belles-sœurs, qui, en se mettant à table, ne supposaient guère que les mets seraient si nombreux, se servirent si abondamment dès le début, en tirant vigoureusement deux grosses parts sur leur assiette, qu'après le second service elles durent abandonner la partie.

Le sommelier continuant à leur passer les plats, M<sup>me</sup> Grognuz lui dit : « Ne vous donnez pas la peine de revenir ; on n'en peut plus : ça bourre vite. »

— Voyons, voyons, cousine, un peu de poulet.

— Merci, sans compliments, nous sommes bien dinées. Epi nous avons déjà pris le déjeuner avant de partir. Il n'y a rien qui soutienne le matin comme une bonne écuellée de café enchatelée de pain.

L'accent de ces deux braves paysannes, et leur conversation ne manquèrent pas d'attirer l'attention de plusieurs convives, de deux commis-voyageurs, entre autres, qui s'en faisaient des gorges chaudes :

— Dis donc, elles sont à croquer ces deux bonnes mamans, la-bas. Vois ces coiffures.

— Tais-toi, elles sont vraiment pittoresques... Je préférerais la demoiselle qui est en face... Sais-tu qu'elle est chouette !

— Ah ben, tu n'es pas difficile ; mais, mon cher, les raisins sont trop verts !

Nous ne vous dirons pas tous les étonnements, toutes les réflexions de nos deux dames durant leur séjour à Genève, où tant de choses si nouvelles pour elles leur firent momentanément oublier leurs petits chagrins de ménage; oublier même leurs maris, que nous avons laissés là-bas, dans un café d'Yverdon, avec l'instituteur, auquel mademoiselle Angéline avait décidément tourné la cervelle.

Revenons donc à eux et laissons ces dames jouir en paix de leurs premières vacances.

(A suivre).

### Fête cantonale des Chanteurs vaudois, à Lausanne, les 15 et 16 juin.

Cette fête, la plus importante depuis la fondation de la Société cantonale des Chanteurs vaudois, réunira à Lausanne près de 1500 chanteurs.

Outre les concours, la fête comporte deux grands concerts: 1° Le premier aura lieu le samedi soir, à 8 h., dans le temple de St-François. L'Union chorale et le Chœur de Zofingue s'y produiront dans des chœurs avec ou sans accompagnement d'orchestre, et des amateurs lausannois dont le talent, a été maintes fois éprouvé: MM. Baudet, violoniste; M. E. Bourgeois, ténor, ainsi que l'éminent organiste de St-François, M. Ch. Blanchet.

2° Le grandiose concert qui réunira, le dimanche, à 2 1/2 h. de l'après-midi, sous les voûtes de notre belle Cathédrale, plus de 1500 exécutants, montrera l'importance que la Société cantonale vaudoise attache à l'exécution des chœurs d'ensemble, nécessitant une puissante masse chorale. Ce sera là une manifestation musicale imposante et telle qu'on a rarement l'occasion d'en rencontrer.

L'importance de la fête a engagé le comité à publier un *Livret officiel*, guide indispensable, qui constituera un charmant souvenir de cette solennité musicale. Il est en vente, au prix de 1 fr., dans les dépôts de billets et à l'imprimerie Corbaz et C<sup>ie</sup>, qui l'expédie franco contre remboursement.

(Communiqué).

Le *Gaulois* nous raconte l'historiette suivante:

On sait que par suite d'une infirmité de naissance, le bras gauche de l'empereur Guillaume n'a pas son fonctionnement normal. Nous trouvons, à ce propos, dans un livre de cuisine qui vient de paraître et qui est bourré d'anecdotes autant que de recettes, le curieux renseignement que voici:

L'empereur Guillaume aurait une fourchette spéciale, dont la dent extérieure droite serait amincie et aguisée à l'extrémité, pas assez pour lui faire

une blessure si, par inadvertance, il la portait trop vivement à sa bouche, mais assez pour couper, sans l'aide du couteau, les mets qui lui sont servis, lorsqu'ils ne sont pas trop durs. L'empereur aurait une dextérité extrême à s'en servir et l'on ne s'apercevrait que de sa supériorité sur ses convives au facile et rapide fonctionnement de sa fourchette.

Dédié à nos lectrices qui aiment les fleurs.

En dehors des nombreux procédés préconisés jusqu'ici pour la conservation des fleurs dans les vases, où, hélas! si vite elles se fanent, en voici une d'une simplicité enfantine:

Gardez vos bouquets, mesdames et mesdemoiselles, dans de l'eau distillée ou mieux encore de l'eau de pluie. Ils conserveront leur fraîcheur au moins quinze jours à trois semaines.

**Pour les chauves.** — Dès la plus haute antiquité l'humanité s'est efforcée à combattre la fâcheuse calvitie qui, quoi qu'on en dise, fait souvent l'ennui des hommes et toujours le désespoir des femmes, alors surtout qu'elles ont encore des prétentions à la jeunesse et à la beauté.

A ce sujet, la *Gazette médicale de Liège* nous donne la plus ancienne prescription du monde. Elle a été déchiffrée par le P. Macalisher, de Cambridge, dans un papyrus égyptien. Il s'agit d'une eau capillaire destinée à faire repousser les cheveux de la mère du roi de Chata, deuxième roi de la première dynastie égyptienne, lequel régna environ 4,000 ans avant Jésus-Christ.

La voici:

Bourellets de pieds de chien . . .	1
Dattes . . . . .	1
Sabots d'âne . . . . .	1

Faire bouillir le tout dans l'huile et s'en frotter énergiquement le cuir chevelu.

A notre avis, cette mixture ne devait pas être plus mauvaise que les nombreux « régénérateurs » qu'on nous prône aujourd'hui.

A ce propos, avez-vous remarqué que la plupart des marchands qui mettent le plus d'entêtement à persuader le client, sont outrageusement chauves?

Cette simple constatation n'est-elle pas faite pour inspirer une légitime méfiance?

Quoi qu'il en soit, si nous en jugeons par le nombre de chauves qui siègent à l'Académie de médecine (huit sur dix environ, et beaucoup d'entre eux n'ont pas ou guère plus de cinquante ans), il nous semble bien que la science ne paraît pas avoir fait beaucoup de progrès de ce côté-là.

FRANÇOIS MIRON.

Livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Deux agnostiques anglais, par M. Léo Quesnel. — Le bailli de Greifensee, Nouvelle, par Gottfried Keller. — Romanciers anglais contemporains. Robert-Louis Stevenson, par Aug. Glardon. — La question du Maroc, par M. Pierre Martel. — Matteo-Maria Boiardo, par M. Philippe Monnier. — A travers les villes du Nouveau-Monde, par M. Louis Wuarin. — Le héron blanc. Nouvelle de Mme Sarah Jewett. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, russe, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

**Taches de rouille.** — Il est communément admis que les taches de rouille sur le linge sont indélébiles. La chimie nous apprend que ces composés ferrugineux disparaissent, sans altérer le tissu, en imbibant l'endroit taché d'une faible dissolution de sel d'étain.

Ce sel est très avide d'oxygène et sa dissolution désoxyde une certaine quantité de peroxyde de fer et le réduit à l'état de protoxyde qui se dissout dans le sel d'étain et s'en va.

**Pendules.** — Si votre pendule vient à s'arrêter, il faut avoir soin de la remonter avant de mettre le balancier en mouvement et de faire marcher les aiguilles. En faisant marcher le balancier avant d'avoir remonté la pendule, vous risqueriez de faire casser le ressort qui est trop tendu.

**Confitures.** — Quand les ménagères font leurs confitures, il est d'usage de les couvrir avec un papier imbibé d'eau-de-vie; celle-ci s'évapore très promptement et la cristallisation du sucre s'opère bientôt à la surface.

On peut remplacer l'eau-de-vie par de la bonne glycérine dont on imbibe la feuille de papier des deux côtés.

Ce papier se détache toujours très facilement, et la glycérine ne s'évaporant pas, empêche la cristallisation.

### Boutades.

On parlait dans un bureau de journal de la résurrection de Lazare.

— Ça n'est pas dans notre siècle, dit un croyant, qu'on verrait les morts se relever de leur tombeau comme cela!

— Ah! non, par exemple, fit en ricanant le docteur X., la médecine a fait bien trop de progrès!

Fin de conversation avec un agent matrimonial.

— En somme, que puis-je espérer si je parviens à marier richement les trois aînées de vos filles.

— En ce cas, mon cher monsieur, je vous promets que vous aurez la quatrième comme honoraire.

L. MONNET.